

FRENCH TITLE

L'École Buissonnière

AUTHOR:

Garbiñe Ubeda

ORIGINAL TITLE:

Sasieskola

TRANSLATOR:

Edurne Alegria

1

Je ne sais comment s'est déroulée mon enfance. Chaque fois que je veux dépoussiérer mon passé, mon esprit me conduit inéluctablement à ce jour, c'est là que mes pensées s'enchevêtrent, en ce point précis qui semble une voie sans issue, comme s'il n'y avait rien eu auparavant. Comme si je n'avais pas vécu avant. Je voudrais retourner en arrière, au-delà de ce point, me rappeler ce que j'avais été, surtout pour savoir si à un moment donné j'avais été heureuse, mais dans ma mémoire, rien que du brouillard, un épais brouillard laiteux. Tout au plus, je perçois une fine lueur qui voudrait être un souvenir : l'odeur d'oignon et de foie grillé, le premier frisson provoqué par l'acidité du citron, les gros beignets à la crème, bien gras, les cris de ma mère...

Je suis donc née dans la souffrance et presque adulte; à l'âge de 16 ans, deux mois et quatre jours, très précisément. La matinée n'avait rien annoncé de spécial, si ce n'est ce que, après un long hiver, les premiers rayons de soleil apportent tout naturellement. À savoir, le besoin impérieux de revenir à la vie. Le désir d'échapper au quotidien. L'envie d'envoyer balader l'école, car l'année scolaire devenait de plus en plus barbante, et cette journée, en particulier! Quoi de plus absurde que devoir passer la journée enfermés dans une classe, alors que les matières les plus importantes sont enseignées hors de ces murs? Pourquoi donc prolonger cet enfermement, pour quelle raison devais-je y rester, pourquoi ne pas me tirer de là si les enjeux fondamentaux de la vie se jouaient dans la rue.

Mon impatience augmentait au fur et à mesure que la matinée avançait, et vers midi, elle atteignit son paroxysme. Au moment même où je commençais à entendre le gargouillement des intestins de mes camarades tenaillés par la faim. En effet, il n'y avait pas de moment plus terrible que celui où les élèves

rêvaient du plat de lentilles préparé par leur mère, tandis que le professeur, obstiné, s'enfermait hermétiquement dans son scénario. C'était vraiment pathétique. Malheureusement, cela devenait fréquent. Du moins dans notre classe, au moins quatre fois sur cinq. Et la faute était imputable, bien sûr, à la personne qui avait programmé les horaires. Ou au directeur. D'avoir planifié les cours les plus lourds aux heures les plus dures. De vouloir nous faire entrer en classe alors que nous étions sur les nerfs, crevés. Et pour couronner le tout, d'attribuer l'enseignement des matières les plus importantes aux enseignants les plus grincheux. Ce n'était pas juste. Tout le monde s'accordait à le dire, même Alberro. Que c'était une vraie torture. Que cela devrait être illégal. Profitant de ce que ce petit génie était le chouchou de tous les profs, nous avons créé un comité de classe spécial pour aller nous plaindre auprès du directeur. En vain. Les pancartes ne contribuèrent pas non plus à détendre la situation. Nous n'avions réussi qu'à prolonger de cinq minutes la pause du matin. Les horaires ne furent pas modifiés. Et les matières les plus ardues restèrent à la charge des profs les plus acariâtres.

Cette année-là, nous devions choisir l'orientation de nos études : Lettres ou Sciences. Tâche plutôt difficile pour quiconque n'arrive pas à se projeter au-delà du moment présent. C'était justement mon cas : je répondais parfaitement à la devise *Ici et Maintenant*. Les Lettres nous reportaient à un lointain passé. Des langues mortes, des histoires moisies et de prétentieux écrivains d'antan. Le latin et l'Empire romain. Christophe Colomb et Elkano. Quevedo, Cervantès... Les Sciences, elles, nous parlaient de molécules et de chiffres. Des abstractions atemporelles dépourvues d'âme et de cœur. Un autre genre de réalité, en fin de compte.

J'ai choisi les Sciences. Par tirage au sort. Me soumettant au diktat de la pièce de monnaie, respectant le choix du côté en vue. Et ce, bien que la plupart de mes copines avaient opté pour les Lettres. Amaia, Maite, Axun... Suite à cette décision, quelque chose a craqué. J'ai commencé à être exclue de différents cercles. Dans un premier temps, des groupes de conversation qui se forment spontanément dans la cour de récréation, puis, des rendez-vous extra-scolaires

et de nombreuses activités de loisirs.

Le dernier cours avant midi du jour en question était marqué d'un P majuscule sur mon cahier de textes. Un P majuscule signifiant Physique, que j'avais entouré au feutre rouge, preuve indéniable de la peur qu'il provoquait, en particulier chez ceux qui voulaient se diriger vers des études d'ingénieur. Compte tenu du sujet et de l'heure, on aurait dit que nos intestins, non seulement se mettaient à gargouiller, mais étaient en train d'organiser une révolte de grenouilles. C'était intolérable. Plus nous, les élèves, étions affaiblis, et plus le prof, Centripète de son surnom, montrait de l'ardeur à consommer chaque brique de la dernière minute, à sa manière. Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui...

— Voyons ! Que demande l'équation ?

Il arrête de faire danser la craie entre ses doigts, fait demi-tour et nous assaille, quand il reste encore une demi-heure avant que la sonnerie ne retentisse.

Son air courroucé nous fait présumer que la demi-heure va être interminable. Qu'il va nous torturer sans la moindre compassion. Qu'il n'accordera pas un instant de répit à l'ennemi. Le tableau noir offre un panorama redoutable. La salle de classe bien plus. Nous avons tous baissé la tête dans l'espoir de nous rendre invisibles du simple fait de cacher nos visages. Celles et ceux d'entre nous qui avons des cheveux longs, nous nous en servons en guise de rideau. Les autres ont pour la plupart porté la main au front. Quelle naïveté que la nôtre !

— Que demande l'équation ? — entend-on à nouveau, deux ou trois décibels plus fort.

« Ce que demande l'équation, je l'ignore, mais nous, nous demandons la liberté » est la réponse qui m'est venue sur le champ. « Sans aucun doute, c'est bien de cela dont *l'équation* de notre vie aurait besoin : de liberté ». Je parle dans mon for intérieur, bien sûr. Je suis contrariée, vraiment contrariée. Comme chaque fois où je me sens prisonnière entre les quatre murs de l'école. Je m'accroche

aux explications qu'il a données avant de poser sa question. Je les renverse, je les vide de sens : « Quelle importance pour moi de connaître le point où les deux pierres vont percuter, si l'on ne me dit pas pourquoi on les a lancées. Que ce point se trouve un peu plus près ou plus loin n'est-il pas pratiquement la même chose ? Et, par la même occasion, qui lance les pierres dans cette parabole ? Il faut vraiment être enquiquinant. Ou un farfelu prétentieux comme Urkia ».

J'observe Urkia du coin de l'œil à travers mes cheveux frisés. Il est perdu dans sa planète, dans le règne des parieurs invétérés, songeant au moment où il va se faire remarquer à nouveau. Je sens Centripète aux aguets. Il va et vient entre les tables, à pas de loup, le regard perçant, comme si nous étions au cirque romain face à Néron, à la recherche de la victime qui devra lui répondre. Ses lourds mocassins rythment sa démarche cadencée, tap et tap, tap et tap, « Personne ne lèvera le cul de sa chaise tant que je n'aurai pas la bonne réponse » dit-il, en scandant ses mots du bruit de ses pas, tap et tap, « si vous ne voulez pas manger à midi, cela vous regarde »...

Je le sens derrière moi, s'approchant de plus en plus, même si je n'ai pas bougé la tête d'un millimètre. Urkia commence à haleter d'impatience. Moi, j'ai peur. Je me vois comme la proie poursuivie par le loup, au rang le plus bas de la chaîne alimentaire. Mon cœur se met à battre la chamade. Je n'ai pas d'échappatoire. Ça y est, il m'a mordue :

— Larraitz, Larraitz, Larraitz... — il répète mon prénom, en chantonnant. Je rougis. — Tu ressembles à une gamine de cinq ans, cachée derrière sa tignasse. Vas-y donc, réponds une fois pour toutes, je commence à m'impatisser. Que demande l'équation ?

Je sens vingt-huit paires d'yeux rivés sur mon dos. Merde ! Quelle unité physique faudrait-il pour mesurer une telle pression ? J'aimerais bien poser la question. Urkia, à côté, me supplie d'un air pleurnichard. Le crétin ! Si j'arrive à me sortir de ce pétrin, je me jure de sécher les cours de l'après-midi. Je pense à Martin. Son audace. Son aisance à s'exprimer en public.

— Isoler x ou l'inconnue ? — j'ose dire d'un ton interrogatif, sachant que si j'avais répondu « je ne sais pas » je n'aurais pas échappé à son blâme infamant.

— Et ben voilà, exactement ! C'était si difficile que ça ? — hurle-t-il à toute la classe.

Comment savoir que l'idée la plus désespérée allait être la bonne ? Centripète se dirige alors vers le tableau — la preuve qu'il va nous laisser tranquilles — dans l'intention de combler la seule parcelle encore propre, d'une orgie de chiffres. Moi, après avoir écarté mes cheveux de part et d'autre du visage, je regarde à droite et à gauche dans l'espoir de percevoir un quelconque signe de remerciement. Penses-tu ! Ces vingt-huit paires d'yeux qui m'ont assailli fixent maintenant l'horloge accrochée au-dessus du tableau.

La sonnerie va retentir dans deux minutes. Deux longues minutes, encore. Pas le moindre doute, cet après-midi je sèche les cours, et je ne le dirai à personne. Je le mérite bien. Même si je n'ai eu aucune reconnaissance. Martin non plus ne travaille pas aujourd'hui. Il m'avait dit que je le trouverais à la maison. Les gargouillis du ventre font place aux palpitations de l'émoi.

Une minute cinquante-huit. Une minute cinquante-sept. Une minute cinquante-six. Une minute cinquante-cinq...

2

Je m'étais empressée d'arriver chez Martin. À deux heures pile, j'étais devant l'entrée de son immeuble, à peine avalées les deux assiettes pleines que ma mère m'avait fait manger, mais, surtout, le sac à dos rempli de livres et de cahiers dont je n'avais nul besoin, et qui devaient servir à dissiper tout soupçon sur mon intention de faire l'école buissonnière. Néanmoins, le plus dur restait à faire: pousser l'énorme porte de l'entrée, pénétrer dans cette effrayante obscurité et gravir les escaliers jusqu'au dernier étage.

Certes, on pouvait — si l'on arrivait à surmonter la peur de toucher une quelconque bestiole — allonger le bras et allumer une misérable ampoule à l'entrée même, une vieille ampoule dénudée qui, loin d'éclairer le chemin, accentuait cette ambiance inquiétante. Pénétrer dans cet espace était comme s'enfoncer dans l'ancre de Dracula. Par endroits, les murs montraient la version fanée d'une couleur ocre qui devait jadis les recouvrir. Tandis que le reste de la surface rappelait la peau d'une poule plumée: un mélange disparate de couleurs, allant du violet au jaunâtre en passant par le brun, le tout, parsemé de pustules blanches. De plus, le plafond montrait des fissures. Des toiles d'araignée noircies pendaient aux encoignures. Les marches grinçantes menaçaient de crouler, pas une n'était droite. Et l'atmosphère, l'ambiance qui enveloppait cette antiquaille était froide et moisie... « Si telle est la contrepartie de s'émanciper jeune — devoir habiter dans l'immeuble le plus délabré de la ville —, fini mon rêve de quitter la maison parentale », pensais-je toute déçue, me rappelant les fréquentes disputes avec ma mère. Ce jour-là même, en rentrant du lycée à l'heure de midi, elle m'avait accueillie avec un air furieux, des reproches et encore des reproches. Elle n'avait jamais une parole agréable pour moi. Pas plus que j'en avais pour elle. « Tu n'as pas fait le lit en partant » s'était-elle écriée tout agitée. « Xabier et Aitor non plus » lui avais-je répliqué, provoquant les railleries de mes frères. Mais toutes les deux, nous savions parfaitement comment finirait la querelle, car ce n'était pas la première fois que nous nous chamaillions de la sorte. « Ne te protège pas derrière le comportement des autres quand on te demande de faire quelque chose », me dirait-elle, comme d'habitude. « Le problème est là », lui rétorquerais-je furieuse, « dans cette maison, c'est toujours moi qui

reçoit ces ordres, moi et personne d'autre ». Et nous nous lancerions dans une dispute stérile, pleine de mépris où je ne cesserais de poser et de rabâcher la même question : « pourquoi moi ? ». Après toutes mes justifications et mes grommellements, deux phrases de ma mère s'imposeraient, telles d'immuables prémisses mathématiques : « parce que je l'ai dit » et « parce que tu es une fille », et là s'arrêterait cette fête de la chamaillerie. Ce jour-là, néanmoins, nous avons gardé nos langues liées. Nous nous étions limitées à froncer les sourcils.

Ainsi donc, je gravis sur la pointe des pieds et à toute allure les escaliers de chez Martin, en prenant bien soin de ne rien toucher, et dans l'espoir qu'aucun vampire ne croisât mon chemin.

— Je savais que tu viendrais — me dit-il, alors qu'il me restait encore à monter les marches du dernier étage avant d'atteindre son appartement. Il se tenait sur le pas de la porte, debout, prêt à souhaiter la bienvenue à la visiteuse dont l'arrivée lui avait été annoncée par le craquement du plancher foulé.

— Je ne t'ai pas prévenu — voulus-je lui préciser en levant la voix et ralentissant le pas, tout en essayant de rendre mon étonnement le plus naturel possible.

Mais je le savais.

J'aurais voulu lui dire quelque chose pour mieux justifier ma présence, une idiotie certainement, mais il y avait quelqu'un à côté de lui, un beau garçon élancé, qu'il me sembla reconnaître à première vue, bien qu'il ne montrât pas ouvertement son visage. Il était à contre-jour, immobile, tournant le dos aux rayons du soleil qui venaient de l'intérieur, et il me parut être l'ombre d'un fantôme, aussi fantasmagorique que l'entrée de l'immeuble, mais néanmoins attrayant. Une tape sur l'épaule de Martin, et il entama la descente des escaliers sans dire le moindre mot. Au moment où nous nous croisâmes, je fus frappée par le nombre de badges épinglés à sa veste couleur kaki, ainsi que par le message écrit au feutre rouge sur la manche : « Service militaire kaka ».

— Intéressant le blouson de cet antimilitariste. —chuchotai-je à Martin, voulant savoir qui il était.

— Ne sois pas sotte — me lança-t-il en souriant, comme si, dans une telle situation, j'avais sorti la plus grande des conneries. Il me prit par la main et me tira vers l'intérieur, je rougis jusqu'aux oreilles, c'était la deuxième fois dans la journée, après l'incident du matin avec Centripète. Lorsque je sentis le contact de sa peau tiède sur la mienne, tous les nuages noirs qui encombraient ma tête disparurent soudainement.

— Regarde ! — me dit-il tout fier quand nous parvînmes à la petite pièce à côté de la cuisine. À l'intérieur, il n'y avait qu'un seul élément, une reluisante cuvette de toilettes blanche, fraîchement installée. Martin contemplait son trône comme s'il s'agissait d'une pyramide d'Égypte :

— Qu'est-ce-que tu en penses ? — me demanda-t-il, après une profonde respiration. On aurait dit qu'il était hypnotisé.

Je ne voyais pas en quoi c'était drôle.

— ... Qu'elle est indispensable ? — articulai-je lentement après deux ou trois longues secondes, car je m'étais rendue compte qu'il attendait une réponse de ma part. Je me demandais si l'odeur de ciment ne l'avait pas perturbé ou s'il voulait mettre à l'épreuve mon sens de l'humour avec des blagues à la noix.

Il écarquilla les yeux et serra les lèvres, comme s'il avait été surpris par ma réponse. Il fallut deux ou trois autres longues secondes pour que, après un soupir, il assimilât ce que je venais de lui dire.

— C'est moi qui l'ai installée — précisa-t-il —. Moi, tout seul. Sans l'aide de personne. J'ai enlevé la vieille et installé la nouvelle, tout cela, par mes propres moyens, et sans être plombier. Tu ne trouves pas ça formidable ?

— Oui, bien sûr. Vu sous cet angle, certainement — lui répondis-je, incapable d'éclaircir la rougeur de mes joues. Il me serrait la main de plus en plus fort.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés devant les W.-C., en silence, la main dans la main. Je pensai qu'il devait être en train de calculer où il allait placer le lavabo, le miroir et les autres éléments, j'eus même l'idée de lui proposer mon aide, mais je ne soufflai mot, de peur de rompre la magie qui émanait de cet instant.

Quand l'effet de l'hypnose l'eut quitté, il voulut me montrer le reste du logis. Il n'avait, cependant, pas grand-chose à montrer, si ce n'est la preuve de l'énorme travail qui l'attendait pour transformer cet espace sous le toit en un lieu habitable. Une planche bon marché sur deux tréteaux, un matelas par terre, un poêle à gaz butane, une étagère métallique, vraisemblablement récupérée dans une déchetterie, une table de chevet démodée avec une lampe de bureau, voilà ce que contenait cette mansarde de près de 50 mètres carrés. Même le grenier de notre maison avait une meilleure apparence. Quant à la cuisine, on y trouvait un sac de plâtre à enduire les murs, des pots de peinture, une vieille échelle portative, des vêtements de travail suspendus à un crochet et des outils de peintre. Cela ressemblait davantage à un débarras qu'à un logement.

— Une maison est le reflet de notre personnalité — me dit-il avec un air de grand mystère, tandis qu'il lâchait ma main —. Elle peut être un simple refuge, un simple abri. Ou une forteresse fermée au monde, qui sert à se confiner, à se sentir le maître chez soi. Elle peut également être un espace intime, une barrière de protection, ou au contraire, un domaine ouvert, chaleureux et sans entraves, un prétexte pour attirer les gens. En tout cas « la révolution commence à la maison », c'est ce que me disait un copain, et il avait entièrement raison. Il s'appelait Roberto, il connaissait beaucoup de belles maximes et de citations, qu'il tenait de quelqu'un d'autre et qu'il avait adaptées à son langage, mais aucune n'était aussi vraie que celle-là. Je l'ai rencontré quand je faisais les vendanges. Imagine-toi quel mauvais souvenir il a gardé de ce travail, au point qu'il a décidé, à partir de ce moment-là, de ne plus jamais boire de vin. Il est allé vivre ensuite du côté de la Méditerranée, apparemment il préférait la pêche...

J'aimais la façon de parler de Martin. Il te lançait les phrases les plus profondes quand tu t'y attendais le moins, toujours illustrées d'expériences

vécues. Dès le premier jour, il me parut un excellent conteur. Chaque fois qu'il racontait quelque chose, je restais bouche bée. C'est certainement pour ça qu'il connaissait tant de gens, parce qu'il était plutôt disert. Toute la ville l'avait pour ami, ou du moins, le connaissait. Je me sentais l'être le plus exceptionnel au monde, j'avais attiré son attention.

« La révolution commence à la maison ». Cette maxime ne pouvait venir que d'un penseur anonyme, ou du moins, d'un personnage lointain qui n'avait pas fait école. Car dans notre entourage, même éloigné, personne n'en avait connaissance. Ni dans ma famille, ni parmi nos amis, ni chez les Arrieta. Compte tenu du fait que le père de notre camarade de classe Arrieta ne foutait rien à la maison, quand bien même il était militant syndicaliste et partisan déclaré de la révolution communiste. En cela, il était entièrement traditionaliste. Il se comportait avec sa fille tel un empereur, lui donnant sans cesse des ordres : porte ceci, apporte-moi ça, fais cela. Peut-être parce qu'il avait fait de la maison commune sa forteresse personnelle. Comme ma mère.

Heureusement, Martin était différent : il voulait commencer la révolution par la maison. Ou pour être plus précis, il avait entrepris la révolution en commençant par les toilettes, même si cela effaçait tout l'aspect poétique de l'action. Et ce, parce qu'il ne voulait vivre aux dépens d'autrui, et encore moins perpétuer le rôle de boniche de sa mère. Mû par cette résolution, semble-t-il, il quitta la maison parentale, quand le meilleur ami de son défunt père lui proposa cette vieille mansarde en échange de la réhabiliter peu à peu. J'aurais donné n'importe quoi pour savoir ce qu'il avait dit, mot à mot, à sa mère. « Maman, je voudrais assumer ma révolution personnelle, c'est pourquoi je pars là où je devrai faire les travaux ménagers » lui avait-il dit ? « j'ai besoin d'un chez moi, pour ne pas me sentir fils de quiconque » ou « ce grenier délabré me rendra plus autonome, même s'il n'a pas de W.-C. ». Qui sait ? Néanmoins, il continuait de prendre tous les repas chez sa mère, car celle-ci était, non seulement âgée, mais veuve, aussi. Et depuis le départ de Martin, elle vivait seule, ses deux autres enfants qui habitaient loin, venaient rarement la voir.

— Je suis adroit, n'est-ce pas ! — se vanta-t-il à nouveau, en effleurant de sa main le rebord de la cuvette. Puis il me fit une proposition :

— Laisse ici ton sac à dos et partons. Je veux te montrer un joli coin.

Mais, nous ne devons pas parler d'un projet ?

Oui. Nous en parlerons en chemin.

Où se trouve ce joli coin ?

— À la montagne, près de la petite chapelle. J'ai besoin de respirer de l'air pur. Et je voudrais sentir les rayons du soleil sur mon visage. Ça fait trop de jours que je suis entre quatre murs, respirant l'odeur de peinture.

Il conclut son invitation en me lançant un clin d'œil, mais j'éprouvai aussitôt une certaine inquiétude ; en effet, beaucoup de promeneurs empruntaient tous les après-midi le chemin de la chapelle, et ils étaient encore plus nombreux lorsque, après un hiver pluvieux, le soleil faisait sa réapparition. J'envisageai la possibilité de rencontrer ou de croiser plus d'une connaissance de ma mère parmi ces promeneurs. Et si tel était le cas, la nouvelle ne tarderait pas longtemps à parvenir aux oreilles de ma mère. Peut-être même avant que je ne fus de retour à la maison. Mais je ne le lui avouai pas. Comment l'aurais-je fait, comment aurais-je fait capoter ce projet, après ce clin d'œil ?

Impossible.

3

J'avais connu Martin deux ou trois semaines plus tôt, un samedi à midi. Je rentrais de la piste d'athlétisme à vélo, avec ma copine Amaia. C'était, sans aucun doute, une journée optimiste, quand bien même je ne me souviens pas exactement des raisons précises. Je sais qu'Amaia en était l'origine. Que c'était lié à ses bonnes performances et à l'importance qu'elle était en train d'acquérir dans le groupe d'athlétisme. Elle avait un sprint incroyable, une puissance innée exceptionnelle. De plus, c'était une fana de la compétition. C'est surtout en cela qu'Amaia se distinguait de nous toutes. Urkia était fou d'elle. Ce pantin regardait mon amie comme s'il admirait sa propre image, il en bavait sans la moindre retenue, spécialement à la pause du matin, lorsque les élèves de Lettres et ceux des Sciences, nous nous retrouvions dans la cour de récréation. Entouré de ses supporters, il ne cessait de faire le coq, pensant qu'il suscitait la fascination des filles et l'admiration des garçons. Nous l'ignorions allègrement. Et malgré ça, il ne lâchait pas prise. Il s'obstinait encore et encore.

Quant à moi, je n'arrivais même pas à être l'ombre d'Amaia. Du moins pas en athlétisme. En effet, je ne possédais pas l'instinct de la compétition, mais vraiment « pas un atome », au dire de notre entraîneur. Je n'étais selon lui qu'« une entreprise à but non lucratif », « une contradiction flagrante, par définition ». Je m'en fichais de perdre, disait-il. Il me balançait tout cela parce que je ne me vexais pas en voyant mes adversaires me dépasser. Et tout coureur dépourvu de la passion de gagner est comme un abruti qui prétend devenir astronaute, répétait-il, un parfait inutile. Malheureusement, il avait raison. Je jetais l'éponge trop facilement. « Est-ce que tu as pris pour bonne la ritournelle selon laquelle l'essentiel est de prendre part ? », me demandait-il, imbu de lui-même. Ou encore, « As-tu oublié une fois de plus ce que tu es venue faire ici ? », en accompagnant la question d'un geste de mépris. Le sale humour de l'entraîneur provoquait chez Amaia une explosion de rire. Moi aussi, souvent, je riais jaune, je l'avoue. Mais Amaia, elle, riait pour de bon, sans être forcée. À gorge déployée. Au point d'en crever.

J'ai fini par me poser pas mal de questions : pourquoi me voulait-on au groupe d'athlétisme ? Moi-même, pourquoi voulais-je en faire partie ? Et enfin, ce que nous faisions à l'entraînement était-ce du sport ou une manière métaphorique de comprendre la maudite théorie de Darwin ?

Ainsi donc, ce samedi matin, je regardais le monde du haut de mon vélo, en quête de quelque chose. Amaia, de son côté, arborait sur son visage l'euphorie du vainqueur. Dès qu'elle entamait la course, elle ne cessait de sourire comme si elle avait devancé le champion du monde en personne. De même, elle chantonnait un petit air qu'elle avait appris de sa sœur aînée et que, par moments, elle sifflotait car elle ne connaissait pas les paroles par cœur. Elle répétait le même morceau mille et une fois comme si, tant qu'elle n'eût réussi à bien chanter les dernières notes de cette strophe, elle ne pouvait trouver de paix : *Ta ze ondo, zelan dijua, zure bufanda txuria...* na-na-na-na-na-na-na, *ilargia erdian...*¹ Chaque fois qu'elle ressassait obstinément le même refrain, elle me promettait d'enregistrer pour moi une copie de la chanson avec le magnétophone si performant de son père. Mais, elle oubliait toujours de le faire.

Amaia avait une famille singulière. Tous aimaient la musique. Et avaient l'oreille musicale. Tous excepté Amaia. Mais, néanmoins, elle était la reine de la maison. À vrai dire, elle était la reine partout. Chez elle, au lycée, avec les amis.

Après l'entraînement, la journée se présentait extraordinairement belle, et nous avons décidé de prolonger notre agréable promenade à vélo à travers les rues de la ville : nous avons longé le boulevard, fait une halte à la fontaine, acheté des chewing-gums et des graines de tournesol au kiosque, traversé la place du marché en esquivant les gens, regardé s'il y avait des amis sur les bancs des alentours ...

Alors que nous nous dirigeons vers la Place Neuve, ils sont apparus devant nos yeux, au moment où nous nous apprêtions à mettre fin à notre balade post entraînement. Ils venaient en foule : près de deux cents personnes occupaient la rue sur toute sa largeur, tantôt en chantant, tantôt en silence. Ils criaient des

1 NT: Quelques paroles de la chanson intitulée "Lau teilatu" du groupe musical Itoiz, très en vogue dans les années 80.

slogans contre les centrales nucléaires, pas toujours sur le même ton, provoquant parfois une vraie cacophonie. Quand bien même ils inspiraient un certain respect chez ceux qui les regardaient défiler, il était évident qu'ils prenaient du bon temps. Pour eux, la manifestation relevait autant du divertissement que de la protestation.

Amaia et moi-même, pied à terre, nous nous tenions sur le côté, et observions cette bruyante vague colorée, en attendant de voir passer sur son vélo le dernier manifestant. C'est alors que Martin fit son apparition, subitement, pédalant avec une lenteur étonnante. Il portait des pantalons bleus d'ouvrier, les mêmes avec lesquels je le verrais lors de nos rencontres suivantes. Il me fixa des yeux dès l'instant où il nous aperçut. Moi et personne d'autre, comme l'on fait pour communiquer sans paroles avec un vieil ami. Quand il parvint à notre hauteur, il s'arrêta, sortit de sa poche deux ou trois autocollants, nous demanda de les mettre sur la poitrine et nous pria de les rejoindre. Cela ressemblait à une invitation, la plus gratifiante que je n'avais jamais reçue. Ces manifestants-cyclistes allaient me montrer le chemin qui me conduirait à une nouvelle dimension. Cela pouvait être plaisant. Et en même temps contraignant. Surtout, après avoir vu l'énorme champignon figurant sur un de ces tracts lancés en l'air et que j'avais rattrapé à la volée.

La soif de destruction propre à l'être humain me parut le prétexte parfait pour nouer de nouvelles relations. Je me dis que, du moins, cette joyeuse cohorte pourrait être ma tribu, et que coûte que coûte je devais la suivre. Qu'elle était ma voie. « Suivons-les ! », lançais-je à Amaia, sans me demander même si elle voulait venir, alors que j'étais déjà engagée derrière Martin. Elle avança en rouspétant. « Ma mère ne veut pas que je me mêle de politique » me dit-elle à voix basse, « s'ils me voient, je suis foutue ! » une main sur le visage, comme pour empêcher les autres de l'entendre. Elle m'attrapa par l'épaule et me tira à elle deux ou trois fois. Mais cette fois-ci, je réagis comme jamais auparavant : je fis la sourde oreille. Ce moment, cet événement, ouvrit une brèche dans notre inébranlable amitié. En l'espace de quelques minutes je réalisai que ce qui, jusqu'alors, n'était que fissuré, avait volé en mille éclats. Mais, à mon grand étonnement, je m'en foutais éperdument.

Amaia prit Martin en grippe. Et moi, presque naturellement, je cessai d'aller aux entraînements. Au diable l'athlétisme ! Il fallait libérer le monde des centrales nucléaires, et cela ne se faisait pas en enfilant un dossard et en se mettant des chaussures à pointes. Avec les autocollants que Martin m'avait donnés, je tapissai ma bicyclette, une Orbea Furia rouge. Je gardai aussi celui qu'il avait donné à mon amie. Car elle aurait fini par le jeter.

Par la suite, nous cherchâmes souvent à nous rencontrer. Probablement moi davantage que lui. Mais, pour être plus précis, c'est parce que lui me fournit bien plus d'informations que je ne le fis. Comme par exemple, chez qui il était en train de peindre les murs, et une fois ce travail terminé, les plafonds de quel appartement il allait blanchir. En effet, après le décès de son père, il avait pris pour métier celui de ravaleur de murs. Et normalement il travaillait à son compte, sans l'aide de personne, depuis que son associé, son maître en la matière et ami intime, avait dû s'exiler.

Chaque fois qu'il mentionnait son ami et compagnon de travail, il faisait une petite pause, comme s'il voulait accentuer l'emphase, mais ne donnant lieu, en aucun cas, à poser une quelconque question. Car les expressions telles que : « prendre le maquis », « fuir » ou « passer de l'autre côté » étaient précisément cela, des formules qui allaient de soi. Et en même temps, des réalités qu'il fallait comprendre sans beaucoup d'explications et qui plus est, venant de personnes plus âgées que nous. Je lui aurais posé mille questions les unes après les autres. Comment s'enfuyait-on ? Qui devait le faire, précisément ? Qu'est-ce que l'on trouvait dans le maquis ? Et juste avant le maquis ? Comment pouvait-on faire ce choix ? Est-ce que n'importe qui y était accepté ? Comment s'y déroulait la vie de tous les jours ? Vivaient-ils de nuit ? Quand dormaient-ils ?... La seule chose que je connaissais, néanmoins, était le sort réservé à celui qui échouait dans sa fuite. Les rues étaient remplies de leurs portraits. On pouvait trouver leur référence sur les peintures murales, les pancartes, les affiches, les bars, partout.

Face à Martin, j'appris, plus que jamais, à retenir ma curiosité en silence. Toutes les questions qui me venaient à l'esprit, je les avalais. Même les plus discrètes. De peur de paraître une enfant, une écervelée, une insolente ou une

moucharde. J'avais toujours l'impression de me trahir, de ne pas être douée pour la comédie.

Quoiqu'il en soit, dès le premier jour, ses explications, ce besoin de dire les choses à demi-mot, me permirent d'apprécier l'âge de Martin. Plus que son aspect ou son apparence, c'est sa façon de s'exprimer, sa maturité et surtout le fait de parler comme un vrai connaisseur, qui marquait la différence entre nous deux. C'était bien là le hic. Nous, nous ne savions rien. Seize ans, et nous ne connaissions que l'école. Nous étions dans un établissement dont l'ambiance n'avait rien à voir avec le lycée public. On voulait nous garder dans une bulle.

Mais revenons à cette cyclo-manif. En traversant la ville, au fur et à mesure que nous passions d'une rue à l'autre, Martin me signalait ses lieux préférés. Puis il me faisait remarquer l'importance de chaque endroit, comme s'il déployait le guide touristique de sa vie. Si de temps en temps il n'avait pas rejoint le concert des slogans scandés par les manifestants, on aurait pu dire que nous étions seuls. Que nous faisions connaissance, tout en nous promenant tranquillement. C'est comme ça que j'appris où il vivait exactement. À quelle heure il avait l'habitude d'aller manger chez sa mère en semaine, et que celle-ci habitait à deux pas de chez lui. Dans quel bar il prenait son café après le repas de midi, le lundi, mardi, mercredi et jeudi, et où il avait coutume de se rendre les vendredis, après avoir fini son travail un peu plus tôt, quand il voulait préparer avec ses amis le programme du week-end. Je me souviens du moment où il me montra la maison de sa petite amie et que, soudain, le ciel s'assombrit comme si un orage allait éclater, mais que je souris toutefois, et essayai de faire comme si cela m'importait peu. Et qu'il compléta sa phrase par un « pour le moment, notre relation est en suspens », voulant montrer clairement que la vie est une suite fortuite d'évènements. Qu'il avait la porte ouverte. Je me rappelle que je fus soulagée en ce moment mémorable de ne pas sentir auprès de moi le mécontentement et le blâme d'Amaia. Et que je poussai un soupir d'apaisement lorsque je la vis partir d'un air boudeur et en marmonnant.

Dès le moment même de notre rencontre, Martin me lança tout plein de signaux, afin de s'assurer que j'allais suivre sa trace.

Pour ma part, je ne lui racontai pas grand-chose. Certes, pas faute d'envie, mais parce que j'avais honte de mon entourage. Que pouvais-je bien lui raconter quand celui-ci se limitait à un père froid et vieux jeu, une paire de frères convaincus de ce que le foot était la seule chose qui donnait un sens au monde, et une mère avec la baguette toujours levée ? Chez moi, on ne m'avait offert que le manuel du « bon comportement d'une jeune fille ». Et au lycée, je voyais mes camarades prises d'une fièvre de frivolité. Les garçons, classant les filles comme du bétail. Les filles, perdant la tête pour des garçons écervelés comme Urkia. Et moi qu'étais-je ? Encore rien du tout. Aussi, les explications que je lui donnais, aussi pathétique que ça puisse sembler, avaient trait à la tyrannie des horaires scolaires. Martin hochait la tête de haut en bas chaque fois que je parlais, et il bougeait les yeux en accompagnant mes mouvements, sans relâcher son attention, comme s'il prenait vraiment au sérieux les imbécillités que je lui débitais. Je sentais à ce moment-là qu'il me passait au scanner.

D'accord, il m'avait rencontrée sur un vélo, avec des habits de sport et après un entraînement à la course. Mais pourquoi avait-il eu l'idée de penser que juste l'après-midi où j'avais séché les cours nous pouvions faire un tour à la montagne ? Peut-être parce que ce jour-là il m'a vue avec des chaussures de sport aux pieds ? Mais c'était les mêmes que j'avais à toutes nos rencontres. Ma paire de chaussures habituelles. Quelle raison lui avais-je donnée pour me faire une telle proposition ? La veille, lorsque nous nous sommes rencontrés inopinément, avait-il déjà programmé cette sortie, ou l'idée lui est-elle venue quand il m'a fait l'invitation improvisée de nous revoir ? Si tel était le cas, pourquoi m'avoir fait monter jusqu'à chez lui ? Pour me montrer la cuvette des toilettes ? Pour que je sache qu'il était complètement voué à sa révolution personnelle ? Pour que je constate qu'il vivait seul ? Alors, si c'était vrai, pourquoi sortir ? Pourquoi ne pas rester à la maison et jouir de notre intimité ? Après ma pénible montée dans ces escaliers lugubres, ne pouvions-nous pas bavarder tranquillement dans son appartement ? Ces questions provoquèrent en moi une inquiétude passagère, mais curieusement, je ne leur accordai pas d'importance. Je ne m'en souciai guère. Je n'étais qu'une feuille morte à la merci du vent.